

Je suis (fais) ce qui m'arrive

Une chronique
de Gaëlle Jeanmart, Philocité

Les anthropologues et les linguistes nous ont rendus attentifs au fait que nous pensons dans notre langue et que sa structure, sa grammaire, son vocabulaire, nous donnent un accès formaté au monde. Dès lors se pose la question suivante : que ne parvenons-nous pas à penser parce que notre langue y fait obstacle ? Que penserions-nous que nous sommes dans une langue sans le « je », par exemple ? Dans une langue sans verbe « être » ? Sans doute beaucoup moins en sujet souverain doté d'une capacité d'action et d'une identité propre.

Entre activité et passivité, la voix moyenne

Ainsi, par exemple, comment l'existence de deux voix (active et passive) nous conduit-elle à penser notre action dans le monde ? En français, nous n'avons en effet grammaticalement que deux voix, la voix active qui met le sujet à l'origine de l'acte (je mange, j'écris, etc.) et la voix passive qui nous permet de relater la même action depuis le point de vue de qui la subit : la pomme est mangée (par moi), l'article est écrit, etc. Comment pensons-nous le réel à travers des modalités aussi structurantes pour notre pensée ? Nous valorisons l'action et nous la pensons en opposition à la passivité comme un deuxième mode, dominé. Soit on agit, soit on pâtit et il vaut beaucoup mieux agir. Nous aimons ainsi les hommes ou les films « d'action » ; nous valorisons l'efficacité comme une vertu suprême, qui ne mérite pas d'être mise en balance avec d'autres. C'est le cas lorsque nous valorisons les apports de l'IA, effectivement tellement plus efficace que l'humain dans plein de situations, sans mettre en balance cette efficacité avec ce qu'est une vie bonne par exemple. Dès lors, il est peut-être utile de se mettre à l'école de ce que les langues disposant d'une troisième voix permettent plus « naturellement » de penser, en tout cas avec plus de « neutralité » face à l'action. Dans d'autres

langues, en effet, comme le grec ou le hongrois, une troisième voix existe, la voix dite « moyenne ». Elle correspond à une position neutre face à l'action, décrite comme telle et non comme résultante d'un acteur. Nous trouvons le correspondant dans nos verbes pronominaux : il s'éveille à la vie, nous nous réjouissons, le jour se lève, la chaise s'est cassée, la bouteille s'est renversée. Et dans des formules comme il pleut, il sort un homme dans la rue. La voix moyenne dérange ainsi une habitude de l'esprit francophone (anglophone aussi d'ailleurs) : la dichotomie entre le fait d'être à l'origine d'une action ou de la subir, c'est-à-dire aussi une distinction fondamentale dans notre langue entre le sujet et l'objet. Elle mixe en nous et dans le monde l'agent et le patient, celui qui agit, qui décide, qui sent et celui qui est touché, impacté, traversé par quelque chose ou quelqu'un. Il se pourrait que nous soyons les deux, affecté et affectant, plus souvent que nous ne le pensons. Il se pourrait ainsi que nous subissions ce que nous faisons, que nos modes d'action relèvent du non-choix, que faire soit souvent laisser se faire (par ou mieux : à travers nous) en réalité.

Je, tu, il... sujet ou objet ?

La voix moyenne nomme également des phénomènes indépendamment d'une cause identifiée comme en étant l'origine. Elle supprime l'idée même d'un sujet, qui soit à l'origine de l'action ou, en bout de chaîne, celui qui la subit. On ne sait pas si le jour a voulu se lever ou l'homme, sortir dans la rue. On ne cherche pas à savoir si quelqu'un a cassé la chaise ou renversé la bouteille. Or, c'est rare dans notre langue, qui avec sa structure classique sujet-verbe-objet, tend à objectiver et à subjectiviser le réel. On dit par exemple « Je t'aime ». Il y a un sujet et un objet bien défini ; on sait qui aime qui et c'est tout à fait déterminant dans notre expérience de l'amour. Or, en japonais, par exemple, on ne peut pas traduire cette formule. La formule *suki desu*, littéralement « amour c'est »



signifie qu'il y a de l'amour dans l'air, mais précisément sans que l'on sache qui aime qui : on est pris dans l'amour qui est là ; l'amour est comme un climat, une atmosphère. De façon plus générale, le sujet de l'action est, dans cette langue, de préférence suggéré plutôt qu'énoncé explicitement. C'est une langue sans « je ». On ne peut pas dire « Je vais à Tokyo » ; on dira plutôt *Tokyo ni ikimassu*, « à Tokyo aller », où Tokyo est davantage sujet que moi. De la même façon, on ne dira pas « Je regarde une fleur rouge », mais *Akaï hana o mimassu*, « une fleur rouge regarder », où la fleur n'est plus subordonnée à mon regard, comme Tokyo n'était pas subordonnée à mon choix de destination. Cette langue conduit à voir le monde directement et pas comme un objet de mon regard ou de mes choix. Comme le dit l'anthropologue F. Laplantine, « penser et parler en français, c'est abstraire, extraire, s'extraire d'une relation, s'exprimer dans une langue à bien des égards égocentrique qui ne permet guère d'envisager le sujet comme à qui advient un événement »¹.

La voix moyenne est une façon de sortir de la drogue dure de la maîtrise pour nous inviter à voir dans nos choix, nos actes et notre liberté le fruit d'interdépendances et de processus dans lesquels nous sommes pris, comme ne peut le dire en français que le poète : « Je fais ce que je veux, c'est-à-dire rien. Je suis ce qui m'arrive, c'est-à-dire tout » (Antoine Hennion). Pour exemplifier cette façon d'être sujet, Bruno Latour² évoque une planche de BD où la petite Mafalda questionne

son père : « Qu'est-ce que tu fais, papa ? ». « Ben, je fume une cigarette », répond le père. Et Mafalda rétorque en déplaçant le problème : « Ah, je croyais que c'était la cigarette qui te fumait. » La dernière vignette montre le père en train de réduire le paquet de cigarettes en miettes à coup de ciseaux hargneux. Il n'est pas pris en défaut de fumer, c'est pire : il n'est plus sujet de l'acte qu'il croit poser.

En réalité, souligne Latour, on ne peut dire ni que le père fume, en acteur indépendant, ni que la cigarette fume le père, qui en serait alors l'objet passif. Car dans les deux cas, on pense à partir d'une relation de maîtrise, où ne change que la répartition du maître et de l'instrument. Dans la situation où c'est le père qui fume, on dira qu'il est « libre » de le faire, qu'il est aussi responsable. Dans la situation où c'est la cigarette qui fume, on dira le père « aliéné » et on cherchera les voix de son émancipation : comment sortir d'une addiction ?

La voix moyenne permet de penser ces situations en dehors du couple maîtrise/aliénation. Plutôt que de se demander si on est libre ou attaché, on se demande si on est bien ou mal attaché.

Que sont nos attachements, au juste ?
Que sont nos relations ? -

1. Cf. F. Laplantine, *Penser l'intime*, 2020, p. 36.

2. B. Latour, « Factures/fractures : de la notion de réseau à celle d'attachement », in A. Micoud et M. Peroni, *Ce qui nous relie*, Editions de l'Aube, 2000, p. 189-208.